

FONDATION EUGÈNE PIOT

LA STÈLE DITE DU ROI SERPENT

MUSÉE DU LOUVRE

PAR

GEORGES BÉNÉDITE

Extrait des *Monuments et Mémoires* publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
(Premier fascicule du Tome XII)

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1905

Bibliothèque Maison de l'Orient



151062

LA STÈLE DITE DU ROI SERPENT

MUSÉE DU LOUVRE

PLANCHE I

Il est peu de personnes, je crois, qui n'aient plus ou moins entendu parler de la stèle du Roi Serpent. Cette vieille pierre, débris d'une des périodes les plus obscures de l'ancienne Égypte, jouit, en dehors du cercle des initiés, d'une notoriété qu'on souhaiterait à quelques-uns des principaux monuments de l'âge classique, je dirais même à plusieurs de ceux qui comptent parmi les sources les plus importantes de l'histoire. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle la doit autant à la dénomination étrange avec laquelle elle a fait son chemin jusqu'au Louvre qu'au prix insolite (pour une stèle) dont le Louvre et le musée de Berlin ont consenti par avance à la payer. Et comme le motif le plus communément admis de cette rivalité entre les deux musées était l'âge extraordinairement reculé de cette stèle, l'opinion s'est vite accréditée qu'elle remontait au premier règne de l'histoire d'Égypte et qu'on pouvait ainsi la tenir pour le plus ancien monument historique du monde. Je suis bien aise de l'occasion qui m'est offerte, dans ce recueil non exclusivement égyptologique, de remettre les choses au point, en expliquant le

véritable intérêt de ce monument et en examinant quelques-unes des questions qui se posent nécessairement à son sujet.

Les savants et les amateurs les plus experts qui ne l'ont connue longtemps que par la reproduction jointe à la première brochure de M. Amélineau¹ n'ont pu s'en faire une idée exacte, tant l'effet qu'elle ne manque pas de produire est plus inséparable de l'original qu'en n'importe quel autre monument de ma connaissance. C'est, du moins, l'impression que j'en ai eue, car, ayant pu la voir trois ou quatre fois de 1896 à 1903, j'ai été surpris chaque fois de lui trouver une physionomie nouvelle, ainsi qu'il nous arrive en présence d'œuvres déjà vues et dont le souvenir s'est affaibli en nous. Ce sentiment de surprise sera beaucoup moins fort pour ceux qui apprendront à la connaître par l'héliogravure ci-jointe où ressortent très nettement quelques-uns des caractères les plus saillants et jusqu'aux particularités d'exécution les plus notables qui lui assignent une place à part parmi les monuments de la même époque.

Et d'abord, de toutes les impressions, la moins transmissible par la reproduction photographique, est celle qui vient des dimensions de l'original. Ici elles ne sont pas négligeables, car elles permettent à la simplicité de la décoration de rendre tout son effet. Dans son état actuel, la stèle, formée de deux blocs, mesure 1^m,45 de haut, 0^m,65 de large dans sa partie intacte et 0^m,18 d'épaisseur. Un simple coup d'œil sur l'irrégularité de la ligne de jointoiement suffit à montrer qu'elle résulte d'une cassure et que la table de pierre était monolithe. La matière est un calcaire d'un grain serré et résistant à l'outil, qu'une exposition à la lumière et à l'air pendant d'incalculables siècles ont revêtu d'une patine si tenace qu'elle n'a pas eu à souffrir pendant les autres très nombreux siècles de son enfouissement dans le sol. Peut-être même cette patine a-t-elle exercé une action préservatrice et lui sommes-nous redevables de la netteté du champ et de la vivacité du relief qui permettent à

1. *Les nouvelles fouilles d'Abydos*, 1896.

cette pierre de rivaliser, malgré son grand âge, avec ce que le sol de l'Égypte nous a livré de mieux conservé. Ce bon aspect est encore accru, on peut le dire, par un minimum de mutilations.

Avant d'en venir à l'unique tableau qui décore la stèle, il est bon d'appeler l'attention sur une particularité dans la forme adoptée, d'autant plus remarquable qu'elle n'a jamais été observée ailleurs. Le caractère le plus ordinaire des stèles égyptiennes, c'est la rectitude, la parfaite planimétrie de leurs surfaces notamment en façade et sur les côtés. Quelquefois la partie postérieure est à peine dégrossie, le monument étant fait pour être adossé; mais, à ce détail près et quelle que soit la forme adoptée pour le couronnement, la face et les deux côtés sont planés en parallélipède, de sorte qu'en section horizontale, le monument donne un rectangle plus ou moins exact selon la qualité de l'exécution. Ici le cas est tout différent: la stèle, parfaitement rectangulaire sur les côtés, affecte une disposition légèrement rhomboédrique dans ses faces antérieure et postérieure, ce qui produirait, en section horizontale, la figure au profil fusiforme ci-contre (fig. 1). Non moins insolite est la disposition du cintrage qui couronne la stèle. Nous n'y retrouvons pas la courbure elliptique très prononcée dont les deux extrémités viennent se fondre avec les deux arêtes verticales, mais un arc de cercle très surbaissé et coupé brusquement par les deux arêtes latérales. Cintrée aussi est l'arête supérieure des petits côtés, si bien que le couronnement forme dans son ensemble cette figure assez particulière dans un monument égyptien et que notre dessin accentue pour en mieux faire ressortir la disposition (fig. 2). Un étroit bandeau d'encadrement étant aménagé en bordure,



FIG. 1.

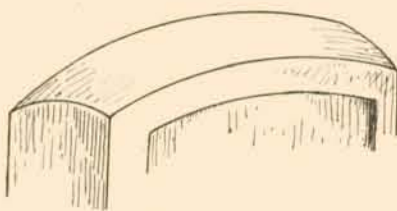


FIG. 2.

tout le fond du tableau, gravé en relief, a été champlé sur une épaisseur de 2 centimètres, de manière à produire le relief dans le creux qui est resté à toutes les époques un des principaux traits

du bas-relief égyptien. L'oiseau d'Horus, le profil tourné vers la gauche, c'est-à-dire vers le soleil levant¹, est représenté campé sur un socle rectangulaire composé de deux compartiments d'inégales dimensions. Le plus petit, au sommet, est occupé par une vipère, la tête fièrement lovée, le corps arqué pour bondir, tandis que le principal de la figure géométrique, au dessous, est garni d'une décoration linéaire où il est aisé de reconnaître le tracé plus ou moins schématique d'une façade architecturale, qui se décompose en deux portails encastrés dans un système de tours militaires ou de contreforts en saillie, comme on en observe dans certains édifices encore subsistants de l'ancienne Égypte.

Cette représentation a une valeur héraldique et fait partie du protocole royal. Elle est le premier des cinq éléments dont se compose la formule onomastique du roi à l'époque où elle est pleinement constituée; mais, en remontant le cours des temps, on la retrouve dans les divers types de plus en plus simples du protocole et toujours en première place, si bien que, quand les éléments de ce protocole semblent se réduire à deux, elle est l'un de ces deux éléments et son importance est telle qu'une très grande partie des fragments trouvés dans les tombes royales d'Abydos l'emploie à l'exclusion de l'autre pour désigner le roi. En d'autres termes, à mesure qu'on se rapproche de ce qui nous apparaît comme les premiers temps de la royauté, cette manière de désigner le roi prend une importance de plus en plus prépondérante. Les anciens Égyptiens lui avaient donné le nom de *serekh* ou *srekh* dans lequel nous retrouvons le verbe *rekh* « connaître » précédé de l's impulsif, d'où le sens de *faire connaître, porter à la connaissance*. On la désigne aujourd'hui dans la science sous le terme de « nom d'Horus » du roi après l'avoir longtemps appelée « nom de bannière » à cause de la ressemblance du *serekh*, sous son aspect le plus simplifié avec une bannière. objet, est-il besoin de le dire, dont les Égyptiens n'ont jamais fait

1. En effet, l'ancien Égyptien s'orientait la face tournée vers le Sud.

usage, surtout sous la forme, d'origine romaine, que nous lui connaissons. *Nom d'Horus* et aussi *nom de Double* et voici pourquoi. C'est une vérité établie à satiété par les monuments que chaque roi est un Horus, successeur de tous les Horus dont le premier était le dieu faucon Horus, fils de Râ, d'où l'appellation de fils de Râ que prennent dès la V^e dynastie, pour ne plus la quitter, les rois d'Égypte. Mais l'accord cesse, dès qu'on envisage les manières dont le pharaon pouvait être un Horus, question que nous n'aurions pas soulevée si elle n'était liée à la manière d'interpréter le serekh. Jusqu'à ces derniers temps, on considérait que le roi était un Horus parce qu'il incarnait le principe divin transmis sans interruption, de règne en règne, depuis le dieu-roi Horus, idée très mystique (mais qu'est-ce qui l'est plus que le corps de doctrines dont se compose la religion de l'ancienne Égypte?) et par conséquent susceptible d'une infinité de nuances. Celle qui ressort le plus nettement et que M. Maspero a très heureusement mise en lumière, c'est que, dans la personne royale, c'était principalement le Double qui renfermait l'essence divine. « Cette partie de son âme est un Double détaché de l'Horus qui succéda à Osiris et qui régna le premier sur l'Égypte seule. Il s'insinue dans l'enfant royal à la naissance, de la façon dont le Double ordinaire s'incarne au commun des mortels. Il s'ignore toujours et sommeille pour ainsi dire chez les princes que leur destinée n'appelle pas à régner: il s'éveille lors de l'avènement et prend pleine connaissance de soi-même chez ceux qui montent sur le trône¹. »

Dans cette hypothèse, il est logique de considérer l'édifice figuré par le serekh comme la demeure du Double, c'est-à-dire la Tombe. Ce que nous savons de la sculpture royale à l'époque primitive n'y contredit pas. La tombe de Naqâdeh, les deux tombes découvertes postérieurement à El-Arabah par M. Garstang nous mettent en présence du prototype, non découvert jusqu'alors, du

1. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 259.

sarcophage rectangulaire à rainures de l'Ancien Empire et il semble bien que le serekh, en tenant compte, bien entendu, des conventions du dessin, ne représente pas autre chose. On pourrait admettre aussi comme demeure du Double le temple en correspondance avec la tombe, le *memnonium* où se célébrait la scène de l'offrande; mais savons-nous seulement si le culte du Double royal comportait déjà un édifice spécial à l'époque lointaine où remonte l'idéogramme en question? Moins logiques sont ceux qui, sans s'écarter beaucoup de la thèse de M. Maspero relativement à l'oiseau emblème, pensent néanmoins que le serekh est non la demeure du Double, mais le palais ou habitation du roi vivant: c'est le cas de M. Griffith. D'autre part M. V. Loret et M. P.-E. Newberry tiennent pour le palais, mais cette interprétation découle tout naturellement de leur théorie du nom d'Horus. Pour l'un et l'autre, le faucon n'est l'emblème royal qu'en vertu d'une tradition qui, dépouillée de son caractère religieux et sacerdotal, permet d'entrevoir les faits historiques les plus lointains de la primitive Égypte et de remonter jusqu'à l'origine. Cette origine c'est le clan primitif qui a pour *totem* un faucon.

Venue d'Arabie ou d'ailleurs, cette tribu guerrière des hommes-faucons subjuguée de proche en proche du Sud au Nord la basse vallée du Nil et pose les fondements de l'Égypte historique, qui garda tout naturellement le souvenir du faucon conquérant. On en peut suivre la trace dans les différents nomes où le faucon était vénéré et qui seraient autant d'étapes de la marche envahissante des futurs maîtres de l'Égypte et, bien entendu, la légende d'Horus d'Edfou ne serait que le mythe né de ces lointains souvenirs. J'y souscris pour ma part, mais à la condition de ne pas confondre deux questions complètement distinctes: l'ethnographie des premiers occupants de la basse vallée du Nil et la conception que les monuments nous permettent de nous faire de l'Égypte immédiatement préthinite. S'imaginer que la trouvaille d'Abydos nous permet d'arriver jusqu'aux origines est une des erreurs les plus communément commises au cours de ces dernières années: c'est tout au

plus si elle nous laisse entrevoir le commencement de l'Égypte unifiée sous un même sceptre. Mais à ce royaume unique ont préexisté deux royaumes distincts parfaitement civilisés et organisés, issus de l'agglomération des petits états et de leur polarisation en sens inverse. Ces deux états ont pu avoir une existence indépendante de très longue durée avant de se fondre en un seul. Ce qui me le fait croire c'est que l'art et l'industrie, l'écriture et certainement la langue, la symbolique et les rites religieux nous apparaissent déjà pleinement constitués dans la civilisation abydéniennne : il a fallu un temps très long pour élaborer ces résultats, et nous serions bien embarrassés pour dire combien de siècles sont à interposer entre l'arrivée du clan des hommes-faucons et les vieux rois ensevelis à Oumm el-Qa'ab; si bien que le faucon Horus et l'animal séthien avaient eu largement le temps de devenir des dieux et de jouer ce rôle dans tout ce qui touche aux attributs de la royauté. Il n'est donc pas téméraire d'admettre que la signification attribuée au nom d'Horus sous les dynasties historiques avait déjà cours à l'époque où régnait le prétendu Roi Serpent. Rien dans la trouvaille d'Oumm el-Qa'ab ne s'y oppose; bien mieux, l'abondance des noms d'Horus y est justifiée par l'origine purement funéraire de tous les fragments.

Du roi lui-même, il n'y a presque rien à dire; nous ignorons jusqu'à présent son nom vulgaire et, tant qu'il nous manquera, toutes les conjectures faites pour lui assigner une place dans l'une ou l'autre des deux premières dynasties manéthoniennes, ou même avant ces dynasties, seront aussi fragiles que celles sur lesquelles repose la chronologie de M. Fl. Petrie et même quelques-uns des traits de l'esquisse de la primitive Égypte par lesquels débute un petit livre récemment paru¹. Reste à se demander si le signe unique dont se compose le nom d'Horus de ce roi inconnu, c'est-à-dire le serpent, était idéographique ou phonétique. Les deux thèses peuvent se

1. *A short history of ancient Egypt* by P. E. Newberry and J. Garstang.

soutenir; les fouilles d'Hiéракonpolis nous ont fait connaître un Roi Scorpion; mais peut-on dire concurremment que le Roi Beza (Nar-Mer) est le Roi Poisson? Cela n'est pas démontré.

M. Amélineau, qui a découvert la stèle à Abydos dans sa première campagne de fouilles en 1895, nous apprend, d'une part, qu'elle gisait séparée en trois blocs, parmi les décombres de l'une des tombes royales situées derrière la quatrième butte d'Oumm el-Qa'ab; et comme il nous dit, d'autre part, qu'elle mesurait, complétée du troisième fragment non transporté par lui, de 2^m,50 à 2^m,60 de hauteur, nous en arrivons à concevoir ce monument comme constituant un type intermédiaire entre la stèle proprement dite et les pierres mi-stèles, mi-obélisques dont le monument de Begig était jusqu'à ce jour l'exemplaire le plus frappant. Son caractère funéraire ressort de l'endroit même où elle a été trouvée. C'est tout ce que nous en savons, car, pour ce qui est du rôle qu'elle pouvait jouer dans la sépulture ou, plus exactement, de son emploi, nous en sommes réduits à des hypothèses. Non seulement, les fouilles de M. Amélineau, mais encore celles qui ont été exécutées plus systématiquement par M. Fl. Petrie sur le même emplacement, sans oublier la découverte à Naqâdeh du prétendu tombeau de Ménès par M. J. de Morgan, ont produit de très nombreux éléments pour la reconstitution de la tombe à l'époque pré-mémphite, le fait est indéniable; mais ce qui l'est aussi, c'est que le type entièrement reconstitué de cette tombe n'en ressort pas très clairement, et l'incertitude qui règne encore en cette matière est telle qu'un savant aussi autorisé que M. E. Naville, ne pouvant se résoudre à reconnaître de véritables tombeaux dans les ruines que recouvraient les kôms d'Abydos, y voit seulement de simples magasins d'offrandes, prototypes des temples funéraires de la période historique. Ses arguments ne m'ont pas entièrement persuadé, et je crois malgré tout qu'il faut tenir jusqu'à nouvel ordre pour des tombes, ayant leur chambre funéraire au centre et une ceinture de magasins d'offrandes tout autour. Toujours est-il que ces tombes ne présentent qu'un rapport très lointain avec les

pyramides et les mastabas memphites et qu'elles constituent un type de sépulture local sans analogie avec ces dernières¹. Ce qui caractérise ces sépultures royales (je laisse de côté le tombeau de Naqâdeh), c'est qu'elles se composent d'appartements souterrains, ou plus exactement engagés dans le sol, comme les sous-sols de nos constructions modernes. Leur enceinte, consistant en épais murs de soutènement contre lesquels venait s'épauler le sable, n'avait donc pas de faces extérieures. Donc ni façade, ni porte, l'accès y étant ménagé par un petit escalier dont l'orifice supérieur était probablement bouché après l'ensevelissement. La couverture de ces tombes paraît avoir été un plafond en bois reposant sur des solives, recouvert de terre et probablement du sable déposé par le vent. Comme il régnait avec le niveau du sol, rien n'aurait trahi l'existence de la tombe, si son périmètre n'avait été dessiné par une basse-clôture formant barrière, dont les traces sont encore visibles dans plusieurs des tombes mises au jour. Ces sépultures souterraines sans superstructure sont, je le reconnais, en contradiction avec toutes les données que nous possédions jusqu'à ce jour sur la tombe royale ou civile de l'Ancien Empire, et même des autres époques, car les hypogées royaux de Thèbes ne constituent une exception qu'en apparence. Reste l'hypothèse d'une superstructure entièrement ruinée et disparue; peut-être un de ces bâtis en briques décorés ou non de rainures, c'est-à-dire un mastaba, comme en sont pourvues les deux tombes archaïques d'El-Arabah et celles des rois Neterkhet et Hon(?)nekht à Bêt Khallaf. Mais cette hypothèse est difficilement admissible, car il n'y a d'abord aucune analogie entre les sous-sols des tombes d'Oumm el-Qa'ab et ceux de ces dernières, qui, selon moi, appartiennent déjà à l'architecture funéraire memphite, et, ensuite, on a peine à se représenter une bâtisse compacte et lourde posant sur un simple plafond. Mais alors, en quoi pouvait consister le signe visible de ces tombes en sous-sol,

1. Qu'il y ait eu à Abydos, de tout temps, un type d'un caractère local très marqué, c'est ce que montrent les fouilles faites par M. J. Garstang (*El Arabah*, pl. XXXII-XXXVI) et MM. D. Randall-Maciver et A. C. Mace (*El Amrah and Abydos*, pl. XXIII-XXVIII).

la marque extérieure du tombeau, faisant connaître le mort et le désignant à la pitié des survivants, à moins de lui prêter l'intention de dissimuler complètement sa tombe, et de ne donner rendez-vous aux survivants pour le service de l'offrande qu'en des édifices distincts, situés dans la région cultivée et habitée de leur capitale ou à la lisière de la nécropole, comme cela s'est vu plus tard à Thèbes? Mais, même dans cette dernière hypothèse, qui n'a rien d'inadmissible, le fait subsiste que la tombe, loin d'être entièrement dissimulée, accusait son enceinte à la surface du sol au moyen de la fausse clôture dont nous avons parlé. Il faut donc en revenir à la nécessité de restituer le signe visible de la tombe et c'est précisément là que la haute stèle, cippe funéraire d'un aspect imposant, vient à notre secours et nous invite à lui attribuer ce caractère. Rien de surprenant à ce qu'elle se fût dressée au milieu de l'aire ainsi dessinée, comme l'obélisque du temple funéraire d'Ousirnirâ découvert à Abousir par le D^r Borchardt, en tenant compte, bien entendu, des différences d'espèces, mais d'après une même conception tout à fait distincte de celle qui prévalait dans la suite, quand les obélisques furent érigés à l'extérieur des édifices et par paires. Lors de l'écroulement des plafonds, dont aucun, est-il besoin de le dire, n'a été retrouvé en place, la stèle entraînée par son poids s'est effondrée sur le sol. On l'a retrouvée en fragments mêlés aux décombres. Ainsi s'explique 1° la hauteur de la stèle, en disproportion avec sa largeur et avec la surface recouverte par le décor; 2° la forme si caractéristique, incompatible avec l'intention de l'adosser contre une paroi; 3° le fait que, parmi les stèles royales retrouvées dans les décombres à l'état plus ou moins fragmentaire, il n'en est pas deux portant le même nom d'Horus, ce qui exclut toute idée d'emplacement par couple en avant d'une porte, laquelle d'ailleurs est encore à découvrir, car on n'en a trouvé aucune trace dans ce qui subsiste des parapets de clôture.

Une dernière question, qu'il est impossible d'éluder, est celle de l'âge réel du monument. Dans tout ce qui précède j'ai raisonné

comme si la stèle était contemporaine du prétendu Roi Serpent. Telle est, en effet, ma conviction. Mais il est légitime de se demander si nous n'avons pas affaire à une réplique postérieure d'un original archaïque. Qu'il y ait eu, dans l'ancienne Égypte des répliques récentes de monuments d'un âge disparu, cela ne me paraît pas douteux. Les exemples en sont assez rares, mais la chose va de soi ; par exemple, dans le temple de Phtah à Karnak, M. Legrain a pu constater que des scènes gravées avec images et cartouches de



FIG. 3.

Thoutmôsis III et de Sêti I^{er} étaient d'époque ptolémaïque. De plus, comme il nous est impossible d'ignorer, attendu que l'inscription dédicatoire du temple de Sêti I^{er} à Abydos a soin de nous l'apprendre, que la vieille métropole thinite après de fâcheuses vicissitudes avait été remise en état sous la xix^e dynastie, il n'y a pas impossibilité *a priori* à l'hypothèse d'une réfection complète de plusieurs de ces stèles-étendards dont les originaux pouvaient avoir gravement souffert des injures du temps. Je ne crois pas toutefois que ce soit là le cas de la stèle du Roi Serpent. Sa beauté et sa pureté plastiques ne sont pas des indications contraires, si l'on tient compte de la qualité de la plupart des objets découverts à Oumm el-Qa'ab ou à Kôm el-Ahmar. Incriminer le style de ce monument, c'est remettre en question l'âge des pieds de lit et de tabouret en ivoire, des jolis fragments en schiste de la collection Amélineau, des vases en pierre dure, des palettes sculptées, enfin de tout ce qui nous a permis de considérer comme acquis aujourd'hui que la période thinite a été

une époque de civilisation matérielle et industrielle aussi avancée, à bien peu près, que la III^e et la IV^e dynastie memphite. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si nous constatons dans la représentation du faucon, dans celle du serpent, et plus encore peut-être dans le schéma de l'édifice, des éléments complètement fixés et stylisés de cette manière immuable qui franchira cinq mille ans d'histoire avant d'être dénaturée. Mais par contre, nous pouvons recueillir quelques indices intéressants qui sont, à n'en pas douter, les signes de l'archaïsme le plus authentique. Prenons d'abord le faucon : la proéminence et la chute du bec, le développement anormal de l'œil dont le cercle supérieur vient affleurer le haut de la tête, sont des détails qui ne tromperont aucun de ceux à qui l'image du faucon classique est familière ; plus probante encore est la manière rudimentaire adoptée pour compléter l'œil de cet appendice qui a permis à M. Loret de substituer à l'épervier le *falco peregrinus*. Nous n'avons ici que la pointe inférieure, le larmier en forme d'apex,



FIG. 4.

toujours accompagné à l'époque classique d'une espèce d'aigrette arrondie (fig. 5). Ce détail du plumage de la tête était peut-être simplement indiqué au pinceau, car il n'est pas douteux que la stèle était entièrement ou partiellement peinte — les restes de couleurs encore adhérentes le long du contour en font foi —, mais cela était tout à fait contraire aux usages de l'époque classique.



FIG. 5.

Le pli du cou, le mode d'imbrication de la queue ont également un cachet archaïque très marqué ; le développement exagéré des serres de même. Dans l'ensemble, nous retrouvons les caractéristiques de style observées sur un fragment de stèle du même type (fig. 3) et dans les tessons de vases en pierre dure portant gravés les noms d'Horus de plusieurs de ces rois primitifs (fig. 4). Je n'attache pas une grande importance à la non-représentation du

plumage en folioles imbriquées avec la minutie que l'on observe sur l'oiseau de la palette de Nar-Mer: tout ce détail dans notre stèle était vraisemblablement peint après coup, et les oies de Meydoum, qui ne sont postérieures peut-être que d'un siècle ou deux à notre faucon, nous apprennent si c'était là un sujet d'embarras pour le peintre! — Plus typique encore est le serpent. On a peine à imaginer qu'il s'agisse d'un autre reptile que le najah-hayeh, l'uræus royal. Or, ce reptile a son type très nettement accusé à partir des mastabas de Gizèh et de Saqqârah, et ce type diffère quelque peu de celui-ci (le lecteur en jugera par la comparaison des deux signes ci-joints fig. 6), tandis que les tessons archaïques les reproduisent à l'envi (Voy. notre fig. 4).

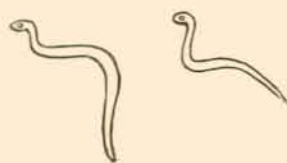


FIG. 6.

Ainsi donc les caractères archaïques de la stèle sont si nettement marqués, que, pour admettre le principe d'une réplique, il faut se réfugier dans l'hypothèse d'un pastiche. On l'écartera irrévocablement parce qu'elle n'est pas conforme à ce que nous savons de l'art égyptien dans le second Empire thébain, et, je crois qu'il ne peut venir à l'idée de personne que la stèle du Roi Serpent soit d'époque saïte.



STÈLE DITE DU ROI SERPENT
trouvée à Abydos (période thinite)
(Musée du Louvre)